

REPONSES AU DEREGLEMENT D'UNE CROISSANCE URBAINE

Trois douars urbains de Casablanca

Guy LEONARD

Tandis que l'Est-Sud-Est de la ville de Casablanca est réservé aux secteurs les plus directement productifs, regroupant à la fois les entreprises et la force de travail, l'Ouest de l'agglomération a été, en partie, accaparé par les classes aisées coloniales puis nationales et étrangères¹. Leur puissance a cependant été prise en défaut puisque l'espace qu'elles s'étaient octroyé est actuellement ceinturé d'un habitat populaire dense et bourgeonnant ; elles contrent cette offensive en rehaussant les maisons particulières, en adoptant le petit immeuble de bon standing et le building mixte à vocation de bureaux et d'appartements de grand standing.

La poussée immobilière ne s'est pas fait sentir de façon continue et l'ordre des choses est encore brisé d'aires lacunaires où l'on observe tout à la fois des friches, des tenures résiduelles, des formes d'habitat dégradé sur fond de bâtiments industriels de seconde catégorie, le tout bouleversé par l'intrusion de constructions neuves².

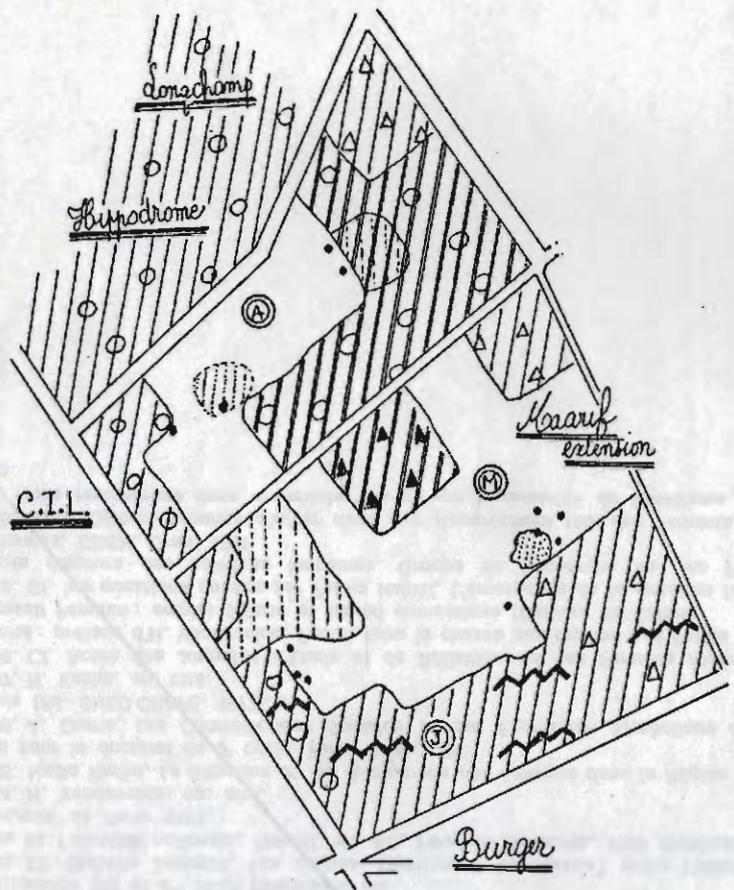
C'est dans ce cadre que s'inscrivent les trois douars³ que nous présentons. Notre dessein est d'en montrer les structures, l'évolution, les relations avec l'environnement urbain ; nous côtoierons les résidents. L'image qui sera donnée est la dernière qu'il soit possible d'observer en ce périmètre, leur disparition étant imminente.

A l'encontre des bidonvilles — même de petite taille — qui ont été l'objet d'aménagements de la part des autorités municipales soit pendant le protectorat soit depuis l'indépendance, les trois douars ici observés sont des unités de petite taille, organisées par des personnes privées qui peuvent y résider et trouvent une source de revenus appréciable dans l'exploitation des personnes victimes de l'exode rural, de la crise du logement et du sous emploi. Les douars Abdelkader et Arset el Malik sont des exemples remarquables et achevés ; par contre en nommant un troisième noyau « douar » Jounaid, nous usurpons un terme qui lui est encore refusé par l'usage populaire : ses caractères sont cependant suffisamment nets pour que nous le rapprochions des deux premiers.

Le douar urbain, cerné d'un espace urbain bâti, est un kyste incrusté au cœur ou en bordure de terrains ne connaissant plus que des pratiques agricoles dérobées, mais dont les prix flambent par le jeu de la spéculation foncière⁵. Ce sont des noyaux à la dérive, encore nombreux et abritant une population dense. Le douar Malik est construit sur une ex-terre vivante du Palais, qui a été le jeu de transactions diverses après avoir été longtemps surveillée par un régisseur. Depuis quelques années aucun loyer n'est prélevé et les résidents se trouvent privés de toute défense lorsque l'expropriation leur sera signifiée. Le douar Abdelkader appartient aux deux veuves et au fils d'un propriétaire défunt qui tenait une bâtisse d'un colon ayant quitté le Maroc dès l'indépendance ; les terres voisines, regroupées puis découpées en lots de 500 à 600 m² ont été acquises par des personnages aisés qui y font construire des villas de bon standing ; d'autres transactions ont échoué et les terrains ne sont pas encore viabilisés bien que les matériaux aient été déposés depuis plusieurs années. Le douar Jounaid n'est pas situé au centre d'un terrain vague, mais formé en partie par une usine et pris dans un ensemble d'usines ; un caractère commun avec les autres douars réside en ceci qu'une petite entreprise est instable et a tendance à s'installer ailleurs lorsque les bénéfices escomptables d'une transaction foncière l'emportent sur ceux offerts par l'activité industrielle.

A la différence d'autres formes d'habitat dégradé, le douar récupère un support en dur qui dans le cas d'Abdelkader et Malik est constitué par les murs de petits bâtiments agricoles dont les toits ont totalement disparu (peut-être d'une ancienne petite ferme ayant eu un étage si l'on en juge par une construction en ruines et voisine) et dans le cas de Jounaid par les murs des entreprises voisines et ceux de deux minuscules villas. Dans cet espace clos, presque aveugle — une seule porte ouvre sur l'extérieur — ont été construites de petites unités locatives. Le douar est donc, de par sa formation, replié sur lui-même, introverti, presque refoulé : il constitue une cellule marginale dans une clairière urbaine.

Si le mur de soutien est trop long, quoique fermé, il n'y a pas de douar et les bâtisses flottent comme dans un vêtement trop ample ;



Hétérogénéité d'un quartier intercalaire

- | | | | | | | | |
|----|------------------------|---|--------------------------|--|------------------------|-----------------------------|--------|
| == | hauts revenus. | ○ | douar urbain | { A Abdelkader
M Malik
J Jounaid | | | |
| == | Bons revenus | ○ | | | | | |
| | construit | | en construction | | ▨ | friches / cultures dérobées | |
| ○ | villas grand standing. | ▲ | immeubles grand standing | △ | immeubles bon standing | ~~~~ | usines |

leur soutien est alors constitué par l'angle de deux murs, par deux arbres, par un pan de mur et un arbre... ; elles sont indépendantes, engoncées dans un amas de biens de récupération (papiers, bois, métaux). Ce cas s'observe dans une grande enceinte d'un autre jardin du Malik. On peut encore citer d'autres exemples : celui de l'utilisation par des Doukkali de l'appui du mur de l'usine Iboma (forme que nous pourrions rapprocher de formes de sédentarisation de semi-nomades observées en Algérie à Oran, mais il n'y a pas dans le cas casablançais d'intégration aux activités industrielles) ; l'utilisation du mur d'enceinte de petits immeubles de grand standing des rues Girondins et Ibnou Sina avec enchevêtrement de roseaux, agaves et planches, masquant totalement l'habitat ; l'utilisation de figuiers, de buses et de vestiges de constructions abandonnées près du boulevard Gandhi..., pour ces divers exemples d'habitat dérobé, les noyaux sont indépendants et leur propre bornage est constitué par l'accumulation d'objets hétéroclites récupérés dans les rebuts des entreprises ou dans les détritiques des populations aisées.

ESPACE PRIVATIF ET ESPACE COLLECTIF

Il est possible de tenter le rapprochement du douar et du *derb*. Dans les deux cas, une porte, une borne, un interdit (sentiment d'appartenance ou de non appartenance) soustraient une aire précise à son environnement. Mais le douar diffère du *derb* parce que l'agitation des foules ne vient pas battre sa porte ; le douar est seul, engourdi d'un sommeil brisé de temps à autre par quelque course d'enfants ou le passage d'ouvriers. Le cœur du douar est plus chaud, plus moelleux, plus feutré ; un espace interne collectif et utérin, et c'est cette quiétude quasi maternelle que goûtent les marginaux d'une ville qui les agresse. Le douar, en dépit de la promiscuité imposée par son exigüité et sa surcharge humaine ainsi que par son incroyable inconfort est attirant, généreux et fort⁴.

Le centre du douar, zone de passage obligée, est abandonné aux femmes et aux jeunes enfants ; au douar Jounaid, parce que l'unique point d'eau attire des activités essentielles et féminines telles que lessive, vaisselle, collecte de l'eau ; au douar Arset el Malik, le point d'eau est à l'extérieur et les activités débordent sur une superficie à peu près égale à la moitié de celle du douar ; au douar Abdelkader, il n'y a pas d'eau courante et ce sont les « bidons » qui alimentent le douar, les femmes qui assurent le transport de l'eau vers les jarres placées à l'entrée de chaque habitation. Peu à peu se crée une ségrégation spatiale et au cœur du douar se constitue une domination de la femme, liée à son activité, à ses maternités et à ses responsabilités dans la première enfance.

Les hommes du douar Abdelkader qui en sont chassés, ou qui s'y soustraient volontairement, ont borné une autre aire à l'intérieure de laquelle les femmes ne pénètrent pas : ils se rassemblent hors du douar,

au voisinage du *khanout* et de l'école du *fqih*, jusqu'au muret de l'enclos d'une noria détruite. Ils possèdent un second lieu de réunion, situé à une centaine de mètres du douar, où ne pénètrent jamais ni un enfant ni une femme⁷. Hors de portée du regard des femmes ou des résidents des villas du quartier, en retrait du boulevard Ibnou Sina, au pied d'un figuier, les hommes et quelques rares adolescents initiés, jouent régulièrement de l'argent aux dés et aux cartes ; quelques personnages incertains, vagabonds, chômeurs, fripiers, petits marchands, s'agglutinent de temps à autre autour des personnages principaux et apprécient les coups. Une épaisseur impalpable, un cercle magique soustraient le territoire d'un groupe d'hommes élus, à l'emprise du quartier ; emprise d'ailleurs étrangère, et qui sous-tend un rapport hiérarchique du douar au lieu du jeu. On peut lier ces réunions à celles que l'on rencontre à l'entrée des venelles des *derb(s)* ou près des médinas : en un même lieu, dans un axe de circulation principal, au centre de la fouie, se façonnent des zones de pratiques strictement masculines, mixtes de jeux et d'échanges informationnels⁸.

Au douar Malik, l'aire masculine est également extérieure au douar, elle s'adresse au mur blanc léché par les derniers rayons du soleil couchant, puis se dilue dans les terrains de sport spontanés. La fréquence des regroupements est plus relâchée, en soirée, les jours fériés ; on discute souvent en renouant ainsi avec la *djemaa*, on ne joue pas.

Au douar Jounaid, l'aire des hommes est résiduelle et se confond avec l'épicerie, son seuil et son morceau de trottoir. Les distractions des hommes du douar s'étirent vers les rues du Maarif-extension et vers le boulevard Yacoub el Mansour où attirent les terrasses des cafés. Si le douar en perd du corps, il y gagne en participation aux échanges d'informations et le code spécifique des résidents se dilue dans celui plus large des résidents des rues voisines, puis du quartier. Pourtant, seuls les hommes usent directement de ce privilège, les femmes, sauf exceptions, ne reçoivent les messages qu'indirectement par le biais des conversations dérobées, des apports des enfants scolarisés, des ordres qui leur sont donnés.

En retrait de ces espaces collectifs, mais où s'effectue le partage hommes-femmes se rencontrent des aires semi-collectives. Ce sont des courettes minuscules possédant un double jeu de portes qui disparaissent dans les cellules les plus exigües. Elles sont à la fois coupées de l'aire commune par la porte qui délimite le territoire où s'exercent des fonctions strictement familiales, et ouvertes par la légèreté de l'enclos : les rumeurs du douar pénètrent, à peine assourdis. Elles permettent cependant de se retirer, de se soustraire aux pratiques communautaires : les femmes peuvent s'y réfugier pour préparer un repas, elles y enferment les jeunes enfants, un personnage nouveau peut échanger des informations sans pour autant pénétrer dans la maison.

Les relations cellule familiale - douar - environnement urbain passent obligatoirement par le sas collectif où elles peuvent être analysées et jugées. Le comportement strictement personnel ne peut exister qu'au

tréfonds de chaque logement ou hors du douar : on pressent que dans la première situation les femmes aspirent à asseoir leur autorité et que dans le second cas ce sont les hommes qui cherchent à se mettre en valeur !

EVOLUTION DU DOUAR ET DE L'HABITATION

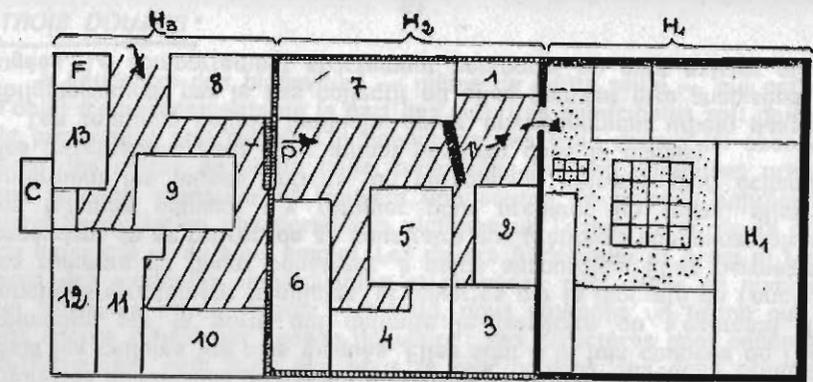
Le douar Abdelkader

Aucun résident n'a pu retracer avec précision l'histoire du douar Abdelkader. Une recherche des rapports associatifs entre les diverses cellules composant le douar et une étude de la qualité et de l'usage des matériaux ont permis de déterminer trois périodes dans la croissance du douar.

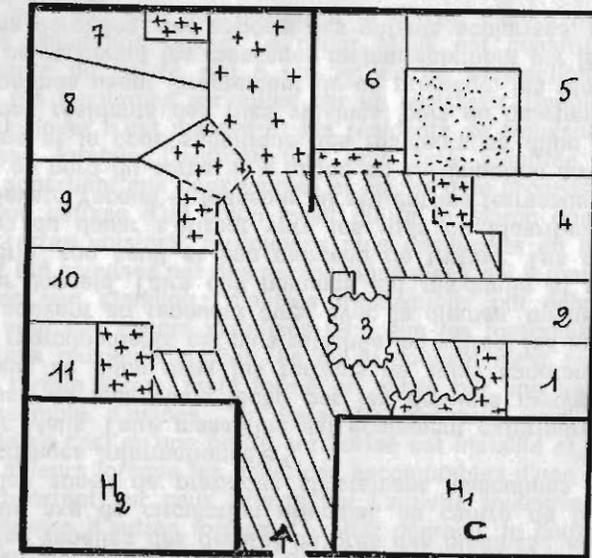
La première période est celle de la récupération, après l'indépendance, d'un bâtiment de ferme qui sera transformé pour ne plus avoir, quelques années plus tard que des fonctions résidentielles. On peut encore imaginer une enceinte de murs bas, ouverte sur les champs par une porte étroite surmontée d'un arceau, une cour de modeste superficie et une construction ayant servi d'abri ou de hangar, ce corps de bâtiment a peut-être été mal entretenu, peut-être partiellement détruit, mais, la première bâtisse du douar a renoué avec sa fonction de commandement et scelle la puissance du propriétaire.

Actuellement, on trouve de plain-pied, deux grandes chambres (une pour chaque veuve... ; grandes dans le contexte du douar mais très petites pour une construction normale), une pièce salon (réservée au fils et fermée en son absence) une chambre de petite taille (pour une fille), une pièce cuisine commune et des toilettes ; ces pièces sont situées autour d'une cour carrelée, et, fait très surprenant, couverte d'une épaisse chape aérienne à deux ouvertures grillées de bons barreaux de fer à béton⁹. Cette organisation très poussée, à la fois défensive (crainte de l'environnement, formes prégnantes des défenses rurales), collective (cour et cuisine), ménage cependant l'indépendance des membres de la famille (pièces isolées) tout en assurant un rapport hiérarchique (grandes et petites pièces), mais, surtout, par la qualité des matériaux, par le soin apporté à la réalisation de la construction, la grandeur des pièces, elle tranche très nettement sur toutes les constructions précaires et maladroites qui la précèdent. On ne peut l'atteindre qu'après avoir remonté le labyrinthe central ; le visiteur est alors poussé devant deux grandes femmes âgées (l'une aveugle) qui, averties par la rumeur, attendent sur le seuil de leur maintien. L'attitude de ces femmes et l'agitation des autres résidents troublent tout autant que le contraste de la qualité des constructions. Mal à l'aise, il ne peut s'empêcher de songer à quelque repère secret et monstrueux.

La seconde période est celle de l'utilisation de la cour et des petits bâtiments qui y avaient sans doute été installés. A quel moment a-t-il été



Douar Abdelkader



"Douar Jounaid"

- vieux murs en dur.
- murs en dur médiocres
- matériaux divers
- tôles
- palissades

- C khamout - épicerie
- P portail

- une habitation - une famille
- Cour - privé / semi-privé
- espace collectif
- F fofih
- p porte

décidé d'utiliser ces murs pour élargir la source des revenus ? Du vivant du propriétaire ? Après sa mort pour offrir aux veuves de nouvelles ressources ? La cour de ferme est méconnaissable. Il y a surcharge de petites bâtisses de conception très voisine ; elles n'ont que quelques mètres carrés de surface et les murs sont en briques, pierres, agglomérés et bois, les toits sont en tôle ; des passages étroits — passage principal, passage secondaire — et une porte que l'on ferme accroissent la complexité de l'ensemble.

Troisième période. De l'ouverture de l'enclos il ne reste qu'un arceau et un demi-portail. A l'extérieur, sur les murs, se sont ancrées de minuscules constructions qui ne se distinguent que très difficilement de celles, plus anciennes, situées intra-muros : non seulement elles ont une hauteur égale, mais les murs extérieurs du douar sont régulièrement blanchis. Les matériaux qui entrent dans leur confection sont pour la plupart de mauvaise qualité, on observe l'emploi simultané de la pierre, du bois, de la tôle et du papier goudronné ; le fil de fer est indispensable pour assurer les assemblages et permettre les rotations, il se substitue aux gonds de la porte, il en assure la fermeture, il maintient le chambranle contre le mur, on le retrouve dans la toiture, il traverse le mur pour fixer les objets. Vers l'extérieur il n'y a pas de porte, mais le passage fait un coude. L'entrée tourne le dos au boulevard Ibnou Sina qui relie le centre ville aux quartiers résidentiels de haute qualité.

Le douar Malik

La plus ancienne construction du douar Malik comptait, nous dit-on, dès l'origine, deux chambres aux murs de pierre, couvertes de tôles, doublées d'un vestibule en planches, lui-même recouvert de tôles ; devant cet assemblage, on avait délimité, par un nouveau jeu de planches, un second espace qui avait été partiellement couvert¹⁰. Dans un angle, on avait installé des latrines. Une telle division de l'espace nous semble déjà fort enrichie et nous sommes loin d'être assurés de tenir le premier aménagement d'une habitation. Les termes que nous employons sont eux-mêmes trompeurs, puisque nous côtoyons avec leur emploi un cadre social riche et fort urbanisé. Il est aussi maladroit de vouloir faire ressurgir le vocabulaire de la tente ou des constructions de type *ksar* ; nous nous refusons alors à prendre en compte le vocabulaire des résidents. Les premiers occupants, originaires de Ouarzazate, ont donc joui de ces chambres, considérant que d'autres activités, d'ailleurs collectives, pouvaient s'accommoder du plein air et d'un équipement léger et moins coûteux : ce serait le cas de l'ensemble vestibule-grande pièce.

La construction a subi des transformations sans que la surface ait été modifiée. La spécialisation des lieux s'est donc accrue. Les deux pièces en dur ont conservé leur fonction de chambre, mais le vestibule grande pièce a été réduit pour permettre l'aménagement d'une cuisine correctement couverte. Nouvelle contrainte climatique ? Influence de la

division spatiale observée dans d'autres quartiers populaires ? Ou encore transformation du mode de vie ? Le travail continu, tout comme la scolarisation, imposent un rythme de vie qui poussent le résident vers plus de rigueur ; l'insertion lente dans la vie urbaine engendre un nouveau découpage spatial.

Le coin latrines a ensuite été repoussé vers l'angle le plus éloigné de l'aire de résidence ; il ne s'agit plus d'un choix mais du respect de règles d'hygiène imposées par le régisseur ; le douar a perdu son indépendance, il est intégré, avec tous ses défauts, dans le patrimoine immobilier.

Récemment, les résidents ont dressé une cloison qui délimite un débarras. Dans ce nouveau réduit, de très petite taille, sont entassés des biens précieux (couvertures, vêtements, ustensiles de cuisine, livres, petits objets personnels). Les constructions les plus rudimentaires, observées dans les douars urbains, ne possèdent qu'une seule pièce et l'on y retrouve, comme sous la tente, une spécialisation poussée des lieux. Un enrichissement et un début d'insertion aux activités urbaines se matérialisent et par un morcellement plus poussé de l'espace vécu et par un cloisonnement. Le coffre qui permettait de regrouper les objets précieux de la famille est devenu une pièce indépendante ; le carré de terre battue, isolé devant la maison (dans les habitats précaires le plus grand danger demeure l'incendie), est incorporé à l'espace bâti. Il faut un enrichissement considérable, une participation aux plus hautes fonctions urbaines, un goût prononcé pour le nouveau, pour briser, en architecture d'intérieur moderne, les cloisons si patiemment érigées... alors on réinvente la cloison mobile, on redécouvre la grande pièce compartimentée par des mobiliers bas.

EQUILIBRE ET STABILITE DU DOUAR

Les douars urbains, insérés dans le périmètre du Maarif-extension-Hippodrome, ne troublent pas l'ordre du quartier. Ils sont régis par des règles internes précises et soumis à l'autorité municipale comme en témoigne tout simplement leur chaulage extérieur.

Les résidents redoutent les questions posées directement sur l'exercice de l'autorité dans le douar. Rappelons que le douar est privé. L'ordre est en fait exercice de tous, et en particulier des hommes, chaque résident ayant à défendre l'unité, la cohésion, l'indépendance de ce microcosme replié sur lui-même et qui ne résiste aux assauts urbains qu'en s'interdisant toute manifestation et donc toute revendication. Apporter des renseignements, c'est se compromettre, c'est encore passer de l'incognito souhaité par tous, au domaine public. Une telle défense engendre des attitudes sur lesquelles il ne faut pas se tromper : si dans les grands bidonvilles l'observateur peut être l'objet de réactions vives (justifiées, puisque toute personne n'appartenant pas au monde bidonvillois le viole¹¹) dans les douars urbains, l'accueil est plutôt

chaleureux. Mais que recouvre cette amabilité ? A notre avis, le moyen le plus adroit d'éviter tout heurt susceptible de remettre en cause l'équilibre du douar ou de susciter des réactions vives de la part du propriétaire. Il est aisé de condamner ce jugement, mais alors, ne serait-ce pas ignorer les luttes urbaines sourdes ? Tout personnage étranger, officiel ou offrant l'aspect de l'officiel, réveille l'image de l'autorité dont il vaut mieux se garder et qu'il est souhaitable de flatter.

Par ailleurs, le cœur du douar est, ainsi que nous l'avons montré, territoire de la femme et de l'enfant ; il est nécessaire de le défendre parce que la femme est encore une propriété qu'il faut jalousement garder et il va de l'honneur des hommes de le faire avec netteté. La femme est jugée vulnérable, ignorante et naïve, elle peut sans doute se laisser aller à confier trop aisément les secrets du douar, en particulier à un non résident qui, l'espace d'un moment, procure une détente appréciée dont on reparlera longuement comme d'un événement exceptionnel.

Il peut se faire que l'intrusion étrangère soit repoussée fermement par le *moqqadem* responsable du quartier... mais qui dans ce cas peut faire appel à lui ? De telles attitudes ne sont pas exceptionnelles : un *fqih* soucieux de garder un souvenir impérissable peut contraindre l'intrus à inscrire ses références ; un jeune homme arborant une carte quelconque peut se comporter de façon identique, plus loin ce sera quelque matamore plébisité par la communauté.

C'est à ce prix que le douar vit : en organisant sa propre sécurité ; on y peut, le moment venu, avoir recours aux représentants municipaux si la « prise » dépasse la compétence.

A l'intérieur du douar l'ordre et l'autorité sont également liés à l'existence d'une hiérarchie spatiale¹². Première zone de contrôle et d'influence, le voisinage de la porte. Ceci se vérifie très nettement à Jounaid puisque le fils du propriétaire, policier, occupe l'une des petites villas qui limitent l'entrée ; au douar Abdelkader où le *fqih* double son activité de savant éducateur de celle de surveillant des allées et venues ; au Malik où une des plus anciennes familles est également installée à l'entrée du douar¹³.

Le second point fort dépend de la proximité de la cellule du propriétaire. Aucun modèle n'est plus probant que celui d'Abdelkader. Rappelons que la cellule-mère est au fond du douar. Les occupants des cellules voisines sont privilégiés, non seulement parce qu'ils côtoient « physiquement » les propriétaires, mais parce qu'ils peuvent user de biens enviés — cours, latrines, télévision branchée sur batterie — que seules la soumission et l'ancienneté permettent de goûter.

Le pouvoir du propriétaire qui s'exerce sur tout le douar, de résident à résident, peut recouvrir des formes diverses et souvent masquées. A Jounaid, le propriétaire surveille étroitement son monde qui en éprouve de la crainte. Les revenus du personnage sont supputés exagérés, et l'entourent d'un hâle d'aisance et de pouvoir reposant en partie sur des vérités, en partie sur des fabulations. Il est exact que certains de ces propriétaires possèdent plusieurs sources de revenus, d'autres douars,

de petits ateliers, mais il s'agit toujours de formes mineures et dégradées secrétées par le déséquilibre urbain.

Les propriétaires des douars Jounaid et Abdelkader contrôlent chacun leur *khanout*, épicerie par laquelle les résidents sont tenus de passer. Qui pourrait échapper à cette récupération des revenus quand les prix pratiqués sont plus bas qu'ailleurs et que le crédit est ouvert ?

Mais le propriétaire offre surtout à ses locataires une couverture contre toutes les agressions perpétrées par une politique urbaine bien défavorable aux personnes ayant de maigres revenus. Il procure aux résidents le moyen de se noyer dans le douar et les craintes s'y dissipent parce qu'elles sont prises en charge par la communauté, là encore, la médiocrité de leur vie est moins apparente parce qu'entourée de médiocrité. Ces services n'ont pas de prix, et les propriétaires en sont pleinement conscients ; ils peuvent en user comme bon leur semble. Le douar atteint une position d'équilibre — apparemment sans heurt — mais qui est le résultat du jeu des interdits et de l'arbitraire imposés par les propriétaires, secondés par les autorités et pris en charge par tous. Il ne suffit pas pour se fondre dans le milieu urbain de déjouer des tracasseries administratives et de se soumettre à quelques règles générales, il faut que les individualités s'estompent : la surveillance collective du douar et l'autorité excessive d'un personnage assurent une pérennité urbaine.

LES RESIDENTS

Les résidents se classent d'eux-mêmes en anciens et en nouveaux, ces derniers étant, pour une période qui nous semble longue, soumis à observation ; mais, pour les trois douars, la longévité moyenne avoisine dix années, prouvant ainsi que nous sommes loin de nous trouver en présence d'une population fraîchement installée dans le périmètre Maarif-Hippodrome. Des familles avaient cependant fait l'expérience de la vie urbaine d'une grande agglomération dans d'autres douars (Hadj Khaddal, Beauséjour, Derb Jdid), tous situés à l'Ouest de Casablanca. L'interrogation sur les origines régionales fait remonter des oppositions, toujours latentes, entre populations Chleuhs et populations qui se réfèrent à un passé Arabe. Les attaches du douar Abdelkader sont aux Doukkala et en Chaouïa, celle de Jounaid en pays Chleuh, aux abords de Marrakech et d'Agadir ; celle de Arset el Malik ont évolué puisque la supériorité numérique des Chleuhs est remise en question depuis la suppression d'un contrôle par un régisseur.

Quant à la structure familiale¹⁴, on ne rencontre qu'un cas de bigamie en ménage âgé, imputable à une absence de naissance ; dans les cas de veuvage et de répudiation la charge des personnes semble assurée par des enfants d'un premier lit. L'originalité du douar tient dans une grande souplesse (ou dans un dérèglement) imputable à l'exiguïté de l'habitat qui brise la cohésion familiale. Des personnes non actives,

femmes, enfants en bas âge, peuvent être laissées au bled alors que les chefs de famille gardent près d'eux des enfants scolarisés et hébergent des membres de la famille ayant un emploi urbain.

Le nombre de personnes résidant sous un même toit est donc très variable. Le douar est un conservatoire très particulier de la tradition familiale où l'on observe un noyau central voulu et nécessaire tout à la fois grignoté et élargi selon les aléas de la lutte urbaine.

Au douar Jounaid, sur quatorze familles étudiées, aucun cas de famille sans ressources régulières n'a été recensé ; l'on trouve deux cas de travail mixte et pour trois familles accumulation de l'emploi (+ 4, + 3, + 1). Les chefs de ménage ont un emploi réclamant un tour de main acquis soit par la pratique (jardinier, deux maçons, carreleur, boulanger, garçon de café, 2 mécaniciens garagistes), soit par un apprentissage plus poussé (2 tailleurs), soit par l'encadrement scolaire (employé des transports urbains, secrétaire, agent de police) ; il faut ajouter un retraité et l'épouse du jardinier, femme de ménage dans une famille américaine. Des emplois dans le secteur industriel, pourtant très bien représenté au Maarif-extension, ne sont occupés que par des proches du chef de ménage (1 ouvrière plastique, 1 ouvrière en tricot, 1 ouvrier plastique, 1 ouvrier confection).

Au douar Malik, la qualité de l'emploi est inférieure. Des cas de chômage et d'emploi irrégulier (bâtiment) masquent des professions mieux rémunérées (gardiens, aide chef de chantier, électricien). L'économie du douar est considérablement renforcée par les emplois des descendants qui y résident soit en permanence, soit en tant que passagers (1 décorateur, 1 instituteur, 1 élève professeur, 1 professeur de physique).

Au douar Abdelkader, les activités réclamant une qualification professionnelle sont presque absentes, le chômage et l'activité temporaire sont le lot de la plupart des chefs de famille ; parmi les manœuvres et tâcherons occasionnels se glissent des maçons, un marchand d'eau, un petit épicier, un ouvrier employé dans une usine aux Roches-Noires, c'est-à-dire à l'est de l'agglomération ; des activités marginales de petit travail de rue complètent un bilan très pauvre. Ce sont les enfants qui arrondissent les revenus familiaux ; des filles sont maintenant confiées aux entreprises voisines dans le secteur confection.

« S'EN SORTIR »

Demander à des résidents des douars les plus pauvres de « s'en sortir » est en contradiction avec les attitudes forgées ; ils ne peuvent en sentir aisément la volition. Ceci laisse supposer qu'une majorité de résidents ne pourra s'extirper du cercle infernal de la marginalisation. Une réussite sociale tient parfois du hasard. Dans les bidonvilles, médinas, douars, circulent des histoires réelles mais proches des contes de fées, hantées de grands personnages issus de milieux deshérités,

mais, tous récupérés, dès leur enfance, par une association ou un personnage charitables¹⁵. La réalité est souvent plus crue ; pour le montrer on donnera l'exemple d'un enfant du douar Abdelkader.

Une des distractions préférées de la bourgeoisie casablancaise est le tennis ; à l'ouest de la ville sont concentrés les courts. La spécialisation (ou division du travail) existe dans ce domaine comme en d'autres activités ; des familles tirent leurs ressources du tennis : joueurs professionnels, entraîneurs, caporaux, ramasseurs. Le hasard est intervenu pour un jeune enfant qui errait au voisinage du club Tabac-Sport ; il glane ses premières pièces en ramassant des balles. Habile, il parvient à se faire accepter du caporal d'un des premiers clubs de Casablanca : il a alors dix ans et peut gagner 1,50 DH de l'heure, soit le salaire horaire d'un manœuvre¹⁶. A dix ans l'espace vécu de ce ramasseur s'étire du club (réduit à la surface en terre battue) au café casse-croûte voisin qui vend une portion de kesra (pain) et un peu de fromage, et au douar. Pour tenir dans un club, il faut accepter de ramasser après l'heure, de balayer le court du camarade plus ancien ; pour apprendre à jouer il faut utiliser le mur dès que possible, accepter de risquer ses gains avec un ramasseur plus doué ; pour progresser il ne faut ni fumer ni « jouer la carte », s'entraîner jusqu'à épuisement, sans conseils, s'inscrire dans les tournois et se présenter en blanc avec une raquette bien cordée. Gagner de l'argent, devenir partenaire à 8 DH puis 10 DH l'heure. Alors on accède aux douches, aux bars, on se frotte aux élites, aux étrangers, et le langage s'enrichit sur fond analphabète. Champion du Maroc-cadet, très jeune seconde série, l'enfant est passé du douar, lové sur lui-même, au court d'où s'élèvent les applaudissements d'un public aisé ; il reste encore prisonnier de son origine et de l'inadéquation de son travail de force qui est un spectacle... on le juge encore malingre, trop sec, peu gai !

Au douar Malik, de nombreux facteurs ténus ont accrédité, chez les résidents, l'idée que la scolarisation suivie était le moyen le plus apte à rentabiliser l'activité de l'individu ; ils n'ont pu cependant la développer que parce que le substrat était propice, sans sous-estimer le remarquable effort entrepris au Maroc, en particulier dans le cadre urbain : c'était celui de la cohésion d'une population berbère attachée au travail méticuleux et à une économie familiale où l'on sait compter ; c'était le résultat d'un choix effectué par le régisseur qui avait trié les familles qu'il avait fixées au douar ; c'était encore l'influence de l'environnement car le regard des résidents se heurtait aux murs des bâtiments scolaires du collège Gandhi et l'espace vide s'enrichissait d'aires de jeu des écoliers qui se transformaient en aires de débats et de culture... Autour du douar se sont peu à peu creusés les chemins de l'école.

L'école a choisi, pour partie, le modèle étranger de la scolarisation française, aussi peut-on y préparer des comportements et des itinéraires qui divergent de ceux qui, traditionnellement, forment un fond de culture nationale¹⁷. Les résidents du douar se les sont appropriés. Alors ils transgressent les lois internes du douar, ils s'imposent en contrepartie une grande humilité et un refus de paraître. C'est au détour d'une

conversation qu'ils révèlent comment ils se jugent, bien que le locuteur ait à décrypter le message : « on ne sait jamais ce qu'un homme possède ».

CONCLUSION

Elle comporte trois niveaux. Au niveau de l'urbanisme et de la politique urbaine suivie au Maroc depuis toujours, on constate que les douars urbains sont des exemples malheureux des dérèglements profonds que connaissent les villes des pays du Tiers Monde¹⁸.

D'une part, il apparaît que si une majorité de résidents ne dispose que de maigres revenus, la plupart n'en sont pas privés ; dans certains cas, on peut, au contraire, affirmer que la masse d'argent possédée par une famille est satisfaisante bien que dérisoire par rapport à l'effort fourni ; il faut donc expliquer l'entassement de la population dans des bâtisses pitoyables non seulement par la minceur des revenus mais par l'obstacle quasi insurmontable résultant de l'apprentissage d'un mode de vie basé sur le repli sur soi-même, la soumission et l'acceptation d'une domination qui fut étrangère mais qui est relayée et reprise par une bourgeoisie qui détourne à son profit les biens de la nation. Comment parvenir après avoir courbé la tête, à effectuer des choix, à s'imposer des investissements ? Les populations des douars s'engluent dans des formes dégradées et c'est leur avenir qui en est hypothéqué. Quelles peuvent être alors les ambitions des déshérités (armée de réserve du travail) attendant hors du périmètre urbain dans des douars ruraux et dans des bidonvilles ?

D'autre part, comment ne pas se laisser porter à établir une corrélation entre les formes de l'appropriation de l'espace urbain et les structures internes du douar ? Il semble qu'une règle peut se dégager : plus le contraste entre le douar et son quartier a été ou est profond, plus l'organisation interne du douar est tournée à l'avantage d'un individu qui reproduit les inégalités perçues dans le cadre voisin ; cette règle serait accréditée tant par la hiérarchisation spatiale du douar, que par les conditions dans lesquelles s'exerce le maintien de l'ordre, que par l'effacement d'une population asservie.

Au niveau de l'insertion urbaine et des activités urbaines, on constate que les résidents des douars vivent une marginalisation plus ou moins profonde ; parfois les espaces vécus sont tout à fait indépendants des autres aires d'activité du quartier ; parfois ils s'y diluent sans jamais toucher un vaste périmètre ; cette mise à l'écart est ressentie et vécue différemment selon le cas.

En ce qui concerne les activités, les résidents se sont tenus le plus longtemps possible à l'écart des emplois industriels, pourtant très nombreux dans leur voisinage, montrant ainsi leur opposition à une des fonctions essentielles de la ville¹⁹. On y voit une résurgence de concepts ruraux qui établissent que les ressources sont, de préférence, à puiser

dans plusieurs registres ; à la campagne on s'efforce de jongler avec le temps-durée et le temps-climat, on cueille, glane et coplante ; au douar, il semble préférable (bien qu'il n'y ait aucune activité agricole, pas même un petit élevage) de se tourner vers des activités peu spécialisées mais aux horaires souples, ménageant des vides où l'on tente la quête de ressources nouvelles. Les travaux offerts par les entreprises peuvent être attribués, par le chef de ménage, aux filles ou aux membres de la famille attirés récemment par la ville et hébergés au douar²⁰. Une autre forme d'activité a montré que l'on recherche également à passer directement au secteur tertiaire ; le secteur secondaire est totalement gommé.

Enfin, on lit un effort continu des populations à la recherche de leur équilibre urbain et de leur pérennité urbaine. L'effort est celui de tous, il est ininterrompu et complexe. Cet apprentissage façonne des masques multiples et l'on s'exerce à des jeux d'une grande finesse : sourire et révolte, amabilité et agressivité, dignité et soumission, acceptation et défiance. Ces visages polymorphes conservent des traits des formes prégnantes rurales que cache un vernis urbain. Dans ces masques se placent les réponses aux interrogations sur la passivité des populations marginalisées.

Angers - Novembre 1980.

NOTES

1. ADAM, A. : *Casablanca, essai sur la transformation de la société marocaine au contact de l'Occident*, 1968. Rapporte les paroles d'Ecochard, chef de l'Urbanisme au Maroc de 1946 à 1953, p. 65, qui scinde la ville en deux.

2. ADAM, A. : *Casablanca*, p. 66.

3. NACIRI, M. : Quelques exemples d'évolution de douars à la périphérie urbaine de Salé, *Revue de Géographie du Maroc*, 1965, n° 8, pp. 133-148.

4. LAOUST, E., MICHAUD BELLAIRE, DESPOIS, J., LESNE, M. notent que le douar est un regroupement temporaire d'habitat dispersé pour faire face aux problèmes de sécurité des personnes.

PASCON, P. : Type d'habitat et problèmes d'aménagement du territoire du Maroc, *Institut de sociologie*, Rabat, 1968, n° 13, pages 85-108. « J'avance que le douar est une formation en territoire étranger, litigieux ou frontière et sur lequel, la sécurité y serait elle parfaite, on a tendance à ne pas déranger le voisin en s'égayant dans l'espace », p. 88.

Textes Zaïers, traduits par LOUBIGNAC 1952. « Un ensemble de plus de quinze tentes s'appelle un douar ; au-dessous il prend le nom de *rsom*, s'il compte moins de dix tentes, *nezla*. » Dans tous les cas il s'agit du douar rural, douar originel.

5. VIEILLE, P. : *Marché des terrains et société urbaine*, 1962, p. 309, et, sur la spéculation foncière et le cours des loyers, les quotidiens :

Maroc Soir, 6 mars 1979 : Réflexions sur les moyens de lutter contre la spéculation foncière.

Le Matin du Sahara, 7 mars 1979 : M. Abbès el Fassi préconise la création d'une agence foncière de l'habitat.